

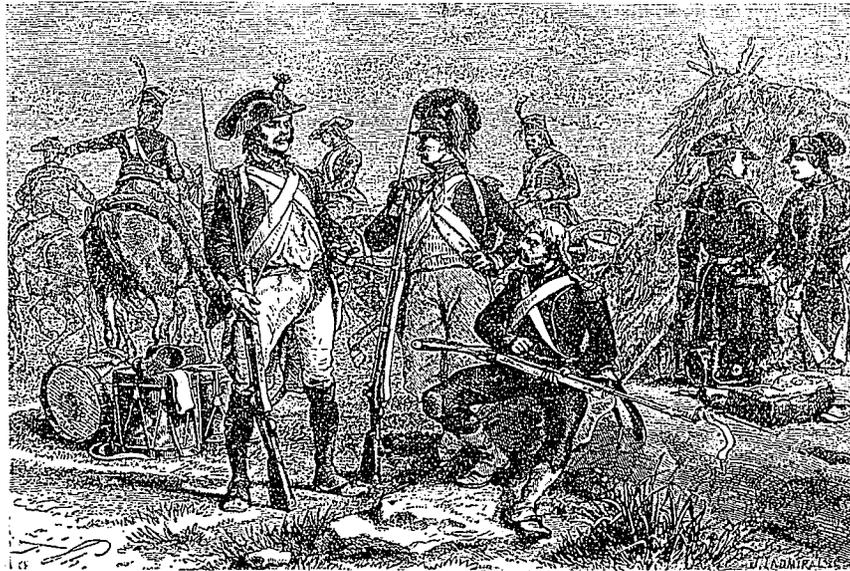
un jour forcer Napoléon à adosser une batterie au mur d'une maison, ce qui, par conséquent, n'aurait pas permis le moindre recul. Voici quel était son plan d'attaque : " Le commandant d'artillerie, écrit-il, foudroiera Toulon pendant trois jours, au bout desquels je l'attaquerai sur trois colonnes et l'enlèverai." Mais à Paris, le Comité du génie trouva cette mesure expéditive beaucoup plus gaie que savante, et ce plan décida le rappel de son auteur. Les projets, du reste, ne manquèrent pas : comme la reprise de loulon avait été donnée au concours des sociétés populaires, les plans abondèrent de toutes parts. Napoléon a avoué qu'il en avait bien reçu six cent pendant le siège. C'est au représentant Gasparin qu'il fut redevable de voir le sien, celui qui livra Toulon, triompher des objections des Comités de la Convention. Vingt-huit ans après, à Sainte Héléne, l'Empereur, dans son testament, consacre un souvenir à ce représentant du peuple, pour l'intérêt et la bienveillance qu'il avait trouvés en lui.

Dans tous les différends que Cartaux avait eus avec le nouveau commandant d'artillerie, la plupart du temps en présence de sa femme, celle-ci prenait toujours le parti de Napoléon, disant naïvement à son mari :

— Mais laisse donc faire ce jeune homme ! ne vois-tu pas qu'il en sait plus que toi ? Il ne te demande ja mais rien, lui. Puisque c'est toi qui rends compte, eh bien ! tu ne parleras pas de lui et la gloire te restera.



Cette femme n'était pas sans quelque bon sens. Après le rappel de son mari et son retour à Paris, la société des Jacobins de Marseille donna au général disgracié une fête superbe. Pendant le repas, comme il était question du commandant d'artillerie qu'on élevait aux nues :



Les Armées de la République—Infanterie et Artillerie.

— Ne vous y fiez pas, dit-elle ; ce jeune homme a trop d'esprit pour être longtemps un *sans-culotte*. Alors Cartaux s'écria gravement et d'une voix de stentor :

— Citoyenne Cartaux ! c'est donc à dire que nous autres nous ne sommes que des imbéciles ?

— Je ne dis pas cela, mon ami ; mais... tiens, il n'est pas de ton espèce, il faut que je te le dise.

Un autre jour, au quartier-général, on vit déboucher de la route de Paris une file de magnifiques voitures. Il en sortit une soixantaine de militaires d'une belle tenue. Ils demandèrent le général en chef, et marchèrent à lui avec une importance d'ambassadeurs.

— Citoyen général, dit l'orateur de la bande, nous arrivons de Paris ; les patriotes sont indignés de ton inaction et de ta lenteur. Depuis longtemps le sol de la République est violé ; elle se demande pourquoi Toulon n'est pas encore repris, pourquoi la flotte anglaise n'est pas encore anéantie. Dans son imagination, elle a fait un appel aux braves :

nous nous sommes présentés, et nous voici brûlant d'impatience de remplir son attente. Nous sommes canonniers volontaires de Paris ; faits-nous donner des canons, et demain nous marchons à l'ennemi !

Cartaux, déconcerté de cette brusque incartade et ne sachant que répondre, se retourna vers Napoléon ; alors celui-ci répondit tout bas :

— Ne vous inquiétez pas, citoyen général ; demain je vous délivrerai de tous ces muscadins qui viennent ici se donner des tons de fiers-à-bras.

Le soir on les combla de politesses : mais le lendemain, au point du jour, Napoléon les conduisit sur la plage et mit quelques pièces de canon à leur disposition. Étonnés de se voir en-

tièrement découvert, ceux-ci demandèrent s'il n'y avait pas quelque abri, quelque épaulement. Le commandant leur répondit très-sérieusement que cette méthode était bonne autrefois, mais que maintenant ces précautions n'étaient plus de mode, et que le patriotisme avait rayé tout cela. Pendant ce colloque une frégate anglaise vint à lâcher une bordée ; la plupart des nouveaux venus ne jugèrent pas prudent d'en attendre davantage : les uns disparurent du quartier-général, et les autres s'incorporèrent modestement dans le train d'équipages.

Le nouveau commandant d'artillerie se multipliait pour suffire à tout. Son activité et son caractère lui avaient donné une telle influence sur l'armée tout entière, que si l'ennemi tentait quelques sorties, ou forçait les assiégeants à quelques mouvements rapides et imprévus, les chefs de colonne et de détachement n'avaient qu'un même cri :

— Courez au commandant ! disaient-ils, deman-